

## EST MODUS IN REBUS



*Madame Highlife.* — Comment peux-tu faire sans servante ?  
*Madame du Hauton.* — Je m'arrange bien ; je fais tout l'ouvrage qu'elle faisait.  
*Madame Highlife.* — Mais tu vas te faire mourir ?  
*Madame du Hauton.* — Oh ! non : vois-tu, je ne travaille pas plus fort qu'elle.

## L'HABIT NEUF

## I

Un jour (j'avais douze ans) mon père dit à ma mère en me désignant du doigt :

— Ce garçon-là ne nous fera pas honneur ! il est paresseux, indiscipliné, sale comme un peigne ! Il brise tout. De plus, avec sa manie de grimper aux arbres et de se livrer à des culbutes désordonnées en quelque endroit qu'il se trouve, il use en peu de temps les vêtements les plus solides.

Le mois dernier, continua mon père mélancoliquement, je profitai de mon passage à Paris pour acheter à ce garnement un vêtement complet. J'ajoutai au costume un chapeau melon gris-clair et une cravate de soie bleue. Dès sa première sortie, le polisson a tout déchiré.

Nos moyens, ma chère amie, ne nous permettent pas d'acheter à notre fils un costume complet tous les huit jours.

— Que faire ? dit ma mère, prêt à pleurer.

Mon père, attendri par les larmes de sa femme, réfléchit un instant. Puis il sortit brusquement et revint bientôt, portant sur le bras un manteau ployé qui recouvrit immédiatement la table comme un immense tapis. Son ampleur était telle que les deux pointes opposées du triple collet touchaient presque le plancher.

Vieux serviteur que ce manteau ! et qui datait du temps où les chemins vicineux n'existaient pas, les propriétaires campagnards faisaient toutes leurs courses à cheval.

Ce manteau, d'un bleu intense, brillait comme le plumage du martin-pêcheur. Presque neuf, on devinait, à le voir, les longs services qu'il aurait rendus à un cavalier infatigable si la la construction des routes carrossables n'avait amené sa rélegation au fond d'une armoire.

Mon père, solennel, passa la main sur l'étoffe étincelante. Il la fronça. Il la tendit brusquement en écartant les deux bras, et elle rendit alors un son strident.

— Ce manteau, dit-il enfin à ma mère, je l'ai porté autrefois. Il est fait d'un ne ces draps de l'ancien temps que trois générations ne parvenaient pas à user. Dans ce manteau indestructible, je taillerai un vêtement pour le galopin. Il pourra essayer ses forces sur cette étoffe ; et, constatant l'inutilité de ses attaques, il redira la fable du serpent et de la lime, fable que, du reste il n'a jamais sue.

Ce qui fut dit fut fait. Le tailleur du village fut immédiatement convoqué.

A la vue du manteau, il demeura émerveillé :

— Solide tissu ! dit-il... cependant...

— Cependant quoi ? s'écria mon père. Auriez-vous l'aplomb de soutenir que, dans votre existence de tailleur, vous avez rencontré le pareil ?

— Non... non... c'est du drap comme on n'en voit guère.

— Comme on n'en voit pas ! Regardez-le donc de plus près. Retournez-le. Palpez-le. Piquez-le. Vous ne réussirez pas à le percer. Or, voilà ce que vous allez faire : vous découperez un coin de ce riche manteau, et de ce coin, vous ferez un habit pour le gamin.

— Un habit pour s'habiller ?

— Supposeriez-vous qu'on puisse lever dans ce manteau autre chose qu'un vêtement de gala ?

— Non ! non ! et je vois bien le parti qu'on peut tirer de cet incomparable manteau bleu. Nous le transformerons en une jaquette anglaise ! quelque chose de cosu, de collant, d'iusable ?

— A la bonne heure ! s'écria mon père.

## II

Quelques jours après le tailleur envoya l'habit à la

maison. Je l'endossai vers huit heures du matin.

C'était, ma foi, un singulier vêtement ! Abominablement étriqué, il était d'une longueur démesurée. A peine l'eus-je mis, que mes bras se trouvèrent dans l'impossibilité d'exécuter certains mouvements peu compliqués. Je ne pouvais ni les croiser, ni les rapprocher du corps, ni mettre mes mains dans les poches. Je devais les tenir écartés. Monie vivante, je me sentais comprimé de tous les côtés. Particularité bizarre, lorsque l'habit était boutonné, il m'empêchait de respirer, et, par une contradiction inexplicable, lorsqu'il était déboutonné, il flottait comme un burnous, et ses basques, développées en bannières s'agitaient d'une façon ridicule.

Ces divers phénomènes qui auraient abruti un homme fait, me plongèrent dans une profonde consternation.

Pour achever de m'hébéter, mon père me planta sur ma tête le large et plat chapeau melon, dernier débris du vêtement complet acheté à Paris.

Ainsi accoutré, j'éclatais de tous les côtés. Ma grosse tête ronde émergeait du col bleu, rouge et ahurie.

Ma mère m'examinait avec commisération. Mon père jubilait de plus en plus.

Un vieil ami de la famille qui était venue passer une quinzaine avec nous, me regarda curieusement lorsqu'il me vit descendre, tout habillé,

## EXCUSE CONVAINCANTE



*Elle.* — Impossible, monsieur Télémaque ; je ne puis jouer le soir. Je ne puis pas distinguer mes doigts des notes noires.

sement lorsqu'il me vit descendre, tout habillé,

— C'est moi qui ai trouvé cela ! s'écria mon père, prenant l'étonnement de son hôte pour de l'admiration. Jaquette anglaise, mon bon ! taillée dans mon ancien manteau de cheval. Comment trouves-tu le gamin ?

— Il ressemble à un tuyau de poêle en état de vagabondage, répondit facétieusement l'ami.

Mon père fronça le sourcil. Puis souriant :

— Mais c'est la mode anglaise ! du collant ! Cet habit sera iusable. Admettons l'hypothèse contraire, nous avons de l'étoffe en réserve ! de quoi fabriquer deux, trois, quatre habillements semblables. N'est-ce pas merveilleux ?

Alors, un grand nombre de pensées tristes m'envahirent. Enfant naïf, je comptais passer ma vie entière auprès de mes parents. Et, à l'idée que le manteau bleu, découpé à différentes époques devait me servir de vêtement sous diverses formes jusqu'au seuil de la vieillesse, je me repandis en silencieuses lamentations.

A la messe je servis de prétexte à des manifestations variées. Certains galopins, de naissance infime, et dont quelques uns se carraient dans la redingote de leur grand-père, eurent le front de se moquer de moi. Déjà, du reste, mon chapeau melon avait été à diverses reprises le point de mire de leurs sarcasmes.

Ces êtres sauvages le qualifiaient de nid de merles.

Ce jour-là, pendant la messe, ils chuchotaient :

— Regardez donc, le fils du château, comme il fait le fier avec son nid de merles !

— Et sa huppelande !

Je serrais les poings de rage.

— Comme il est faraud ! continuait un loustic. Quelle binette ! ces fils de riches, on ne plaint pas l'étoffe pour eux !

J'étouffais de honte. Et lorsque nous rentrâmes à la maison, je me précipitai vers ma chambre pour me débarrasser du détestable habit. Mais mon père m'attrappa au passage.

— Où cours-tu, mon garçon ?

— Je vais me déshabiller, papa.

Mon père hocha la tête et se caressa la barbe.

— Tu vois, dit-il en se tournant vers son vieil ami. Tu vois quel effet bienfaisant produit sur ce galopin, le port d'un vêtement élégant. Il devint soigneux. Il ne veut pas user son habit ! Il acquiert de l'ordre, de la tenue, des sentiments de dignité qu'il ignorait.

Bravo, ceci mérite une récompense. Non, mon garçon, je ne veux pas te priver du plaisir de porter ton bel habit neuf. Je te permets de le garder. Tu dîneras avec !

— Mais papa...

— Garde-le, te dis-je, mon enfant, garde-le.

On se mit à table. Réduit à l'immobilité, je me tins raide comme un pieu. Auparavant, polisson incorrigible, j'allongeais de temps en temps les

## SPÉCIALITÉ



*Factius.* — Avec vos noms baroques ! Vous autres médecins vous devez être forts dans les langues mortes ?  
*Medicus.* — Les langues mortes ! Nous laissons cela aux entrepreneurs de pompes funèbres.